

Prologue

En regardant l'imposante façade, lady Eleanor Swift se demanda à nouveau si elle avait bien fait de revenir. Après avoir lu la lettre l'informant du décès de son oncle et du legs – Henley Hall – qu'il lui avait laissé, elle s'était dit que ce retour aux sources tombait à point nommé.

Elle n'en était plus si sûre à présent...

Postée devant la porte en chêne à deux battants, elle leva les yeux vers les deux tourelles qui flanquaient l'entrée du grand manoir à la façade beige. Séparées par trois rangées de fenêtres cintrées, les tourelles se dressaient vers le ciel gris et couvert. Les armoiries de la famille Henley, sculptées sur la clé de voûte de l'arche centrale du bâtiment, semblaient désapprouver sa présence.

Le manoir était entouré de 80 hectares de jardins à la française et de parcs. Derrière elle, l'allée en arc de cercle avec sa fontaine centrale était dépourvue de voitures. Elle se demanda si la Rolls adorée de son oncle roulait toujours. Elle se revit dans la voiture sur la longue allée sinueuse qui conduisait aux imposantes grilles en fer forgé à l'entrée du domaine puis sur la route pour rejoindre la gare de Chipstone. C'était la dernière fois qu'elle avait vu son oncle.

Elle soupira. Ce dernier séjour au manoir remontait à 1904, l'année de ses treize ans. Elle était venue y passer des vacances, l'une des rares fois où elle avait été autorisée à

quitter le pensionnat. Son oncle n'avait été présent qu'une ou deux semaines. Il était ensuite parti à l'étranger pour ses affaires, comme souvent, et l'avait laissée à la garde de l'insondable majordome, Clifford.

Pour tuer l'ennui par cet été particulièrement humide, elle avait consacré ses journées à la lecture de ses romans préférés et ses nuits, à l'élaboration de plans saugrenus censés lui éviter un retour forcé au pensionnat où la vie était encore plus morne qu'au manoir. Après une absence de seize ans, elle était revenue.

Elle prit une profonde inspiration et tira sur la clochette, songeant que la dernière fois qu'elle était venue, elle était encore trop petite pour l'atteindre.

Elle leva les yeux vers les armoiries de la famille Henley.

Mais qu'est-ce qui t'a pris, Ellie ?

Clifford, le majordome de son oncle défunt, ouvrit enfin la porte. Il n'avait pas pris une ride et semblait aussi guindé qu'autrefois. À croire qu'il avait le même âge indéfinissable qu'à l'époque. Elle ne connaissait pas le manoir sans lui. Elle était convaincue que tous les majordomes naissaient à un certain âge qu'ils conservaient jusqu'au moment où ils disparaissaient dans un discret nuage de fumée. Un bon serviteur n'aurait jamais eu l'indécence de mourir avant son employeur, ça ne se faisait pas.

Clifford, toutefois, ne lui réserva pas l'accueil chaleureux dont elle rêvait. Il se contenta de s'incliner avec raideur.

— Bienvenue à Henley Hall, lady Swift, dit-il.

A-t-il répété cette phrase ? Sinon, comment aurait-il pu y instiller une telle froideur teintée d'une pointe de désapprobation ? Mais à quoi s'était-elle attendue au juste ? À rien, elle ne s'était pas projetée aussi loin.

— Merci Clifford.

Au moins, il se souvient de toi, Ellie, se consola-t-elle. Même si je sais que j'ai beaucoup changé, contrairement à lui. Après tout, je suis assez grande pour atteindre la sonnette, désormais.

Les lèvres pincées, il tint la porte, tandis qu'elle franchissait le seuil, munie de ses maigres bagages battus par le vent.

— Pardonnez-moi, madame, aurais-je mal saisi votre message initial ? J'avais compris, que vous arriveriez demain soir, par le train de 18 h 30. J'avais prévu de venir vous chercher à la gare de Chipstone en Rolls.

— Vous aviez bien compris, Clifford. Cependant, je suis arrivée plus tôt et je suis venue par mes propres moyens.

— Très bien, madame.

Un grattement vigoureux détourna l'attention d'Eleanor et la porte en chêne s'ouvrit brusquement. Un vieux bouledogue apparut, babines pendantes, ses griffes grattant le plancher entre les épais tapis disposés dans l'entrée. Le chien se jeta sur ses genoux, la poussant en arrière. Elle se retrouva assise de force sur une chaise basse. Il frotta sa tête ridée contre celle d'Eleanor et lui donna un coup dans le nez avec la pantoufle de cuir qu'il tenait dans la gueule en guise de cadeau de bienvenue. Au moins un qui semblait ravi de la voir.

Clifford tapa dans ses mains.

— Descends, Gladstone !

Le chien s'assit docilement.

— Je vous présente maître Gladstone, madame. Votre oncle l'a acheté quelque temps après votre dernière visite. (Il marqua une pause.) Voilà longtemps que vous n'étiez pas venue au manoir.

Eleanor ne dit rien. Elle était parfaitement consciente du temps qui s'était écoulé depuis qu'elle ne s'était pas trouvée dans un endroit qu'elle pouvait considérer, même de loin, comme sa maison.

Gladstone s'affala à ses pieds. Il remuait la queue dont les battements étaient assourdis par l'épais tapis à longues franges.

— Souhaitez-vous un thé, madame ? demanda Clifford. Vous devez être assoiffée après ce long voyage.

— En fait, j'aimerais me changer et mettre un peu d'ordre dans mes pensées.

— Vous voudrez sans doute prendre connaissance des papiers concernant la succession.

— Des papiers ? Ça fait près de sept semaines que je n'ai pas vu un lit décent. Les papiers peuvent attendre.

— Très bien, madame. Dans ce cas, permettez-moi de vous montrer votre chambre.

Sur le palier élégant du deuxième étage, Clifford s'arrêta devant une porte familière. Il l'ouvrit puis s'effaça.

— Votre chambre, madame.

Eleanor s'avança et fut immédiatement ramenée seize ans en arrière.

— Mon Dieu !

Elle balaya la pièce du regard, incrédule.

À l'évidence, la chambre était nettoyée régulièrement car il n'y avait aucune trace de poussière. Elle avait dû être aérée tout aussi fréquemment. Elle sentait bon le linge propre. Pourtant, rien n'avait changé à l'intérieur depuis son enfance.

— Mais Clifford... commença-t-elle avant de s'interrompre quand elle constata qu'il avait déjà tourné les talons et descendait l'escalier sans bruit, sa queue-de-pie effleurant les marches.

Eleanor se tenait au milieu de la pièce, un peu perdue. Elle n'aurait jamais cru qu'on lui attribuerait cette chambre. Depuis son départ à l'étranger, elle avait parcouru le monde, découvert des endroits et accumulé des expériences qu'aucune autre femme de son âge ne pouvait soupçonner. Pourtant, à vingt-neuf ans – elle avait fêté son anniversaire le mois précédent –, elle se sentait toute petite dans cette chambre d'enfant. Elle regarda le miroir sur le mur d'en face. Elle y vit une femme mince avec des boucles rousses et des yeux verts blasés, vêtue d'une tenue démodée. Elle secoua la tête. *Arrête ça tout de suite Ellie !*

L'édredon rose et doré forma une bosse derrière elle quand elle s'assit au bord du lit et passa la main sur le tissu

soyeux. Son propre rire la surprit. Petite, elle adorait ce couvre-lit. Elle s'en était même enveloppée, le transformant en cape de princesse, pour distraire les poupées sur la méridienne avec ses discours pleins d'esprit. Lorsqu'elle était revenue au manoir à l'adolescence, l'édreton n'était plus à son goût, elle le détestait.

Elle laissa son regard errer dans la pièce. Trois bibliothèques avec des éléphants sculptés occupaient le pan de mur entre les deux fenêtres cintrées. Et y avait-il ces... Oui. Il y avait précisément les livres qu'elle avait dévorés pendant ces journées pluvieuses, assise, les jambes repliées sur la banquette de la fenêtre : *La Petite Rebecca du ruisseau ensoleillé*, *Les Aventures de Huckleberry Finn...* et plus loin, *Les Mille et Une Nuits*, *L'Île au trésor*, *Le Tour du monde en 80 jours* et *Le Livre de la jungle*. Ces histoires lui avaient semblé si réelles à l'époque.

Un tableau au-dessus du lit représentait une oasis avec une caravane de chameaux au repos avant la prochaine étape du voyage. Elle avait passé des heures à contempler l'image, s'imprégnant du moindre détail. Elle aurait pu la reproduire fidèlement. Les palmiers au bord de l'eau se découpaient sur les dunes de sable doré virant au pourpre à l'horizon. Les chameaux se tenaient sous les palmiers. Les sacoches de voyage minutieusement représentées attiraient l'œil avec leurs pompons noir et or scintillant au soleil.

À l'époque, Eleanor était surtout fascinée par les chameliers avec leurs longues tuniques blanches tourbillonnantes et leurs foulards à carreaux rouge et blanc qui contrastaient avec le noir profond de leurs yeux. Assise en tailleur sur le lit avec son journal, elle avait écrit tellement d'histoires sur ses aventures imaginaires à dos de chameau que les trois bibliothèques de la chambre n'auraient pas suffi à toutes les contenir.

Et maintenant tu as vécu tout ça, Ellie. Tu as traversé le désert de Lout, tu as parcouru la Route de la soie et tu as

eu beaucoup d'autres aventures. Certaines étaient encore plus incroyables que celles que tu imaginais quand tu étais petite.

Peut-être était-il temps d'arrêter de se sentir coupable ? Les livres ne racontaient que la moitié de l'histoire. Elle avait appris à ses dépens qu'explorer des montagnes et des déserts, que dormir sous les étoiles scintillantes allait souvent de pair avec la faim, l'épuisement, la maladie.

Et même si elle ne s'était jamais sentie aussi vivante, bien souvent elle s'était demandé où elle allait manger et dormir.

Elle ne prétendait pas être la première, elle ne faisait que suivre les traces de ses héroïnes, ces pionnières courageuses qui avaient osé défier les conventions et surmonter les obstacles pour se mesurer à leurs homologues masculins. Mais tout était plus difficile pour les femmes.

Était-elle heureuse de l'avoir fait ? Sans aucun doute. Était-ce comme dans les livres ? Pas du tout. Elle soupira. Si seulement cette fichue lettre n'était jamais arrivée. En réalité, la lettre n'avait été qu'un catalyseur. La vie qu'elle menait ne lui procurait plus la même joie qu'au début. Elle adorait les voyages, les destinations exotiques en particulier. Elle en avait même fait sa profession. Pourtant ce mode de vie avait fini par perdre de son attrait. Elle s'était lassée de l'incertitude et des imprévus permanents.

Son voyage entre l'Afrique du Sud et Londres avait surtout ressemblé à une lutte incessante contre les éléments, pas vraiment le genre d'aventure qui fait rêver. Elle secoua la tête. Un périple de près de quinze mille kilomètres incluant deux atterrissages forcés aurait fini par décourager le plus intrépide des voyageurs. Le problème avec les vols inauguraux, c'était leur imprévisibilité. Et le premier vol commercial entre Le Cap et Londres n'avait pas dérogé à la règle. Sur les quarante-cinq jours qu'avait duré le voyage, les passagers n'en avaient passé que cinq dans les airs. Le reste du temps, ils étaient cloués au sol pendant qu'on réparait

l'avion avec les moyens du bord, d'abord au Soudan puis à Bulawayo où ils avaient atterri en catastrophe. Mais ils étaient arrivés au terme du voyage, certes au prix de quelques contusions et de beaucoup de fatigue.

— Le sable et moi, c'est fini ! grommela-t-elle.

Elle se leva puis se dirigea vers la commode sur laquelle trônait une marionnette entortillée dans ses fils. Eleanor avait passé un après-midi à faire danser le pauvre pantin sur le tapis rond et un autre à le martyriser pour évacuer sa frustration. Depuis, les ficelles étaient inexorablement emmêlées. Elle soupira. Elle pensait avoir coupé les liens qui la reliaient à cet endroit depuis longtemps et n'aurait jamais imaginé revenir un jour, encore moins avec des émotions aussi enchevêtrées que les ficelles de la pauvre marionnette.

À côté, Eleanor reconnut un jouet qu'elle n'affectionnait guère. C'était pourtant le plus précieux de tous : une maison de poupées représentant Henley Hall. La façade avant, aussi haute qu'Eleanor à présent, s'ouvrait sur la majorité des pièces du manoir reproduites sur six niveaux.

Les meubles, les tableaux et les quatre ou cinq poupées semblaient perdus à l'intérieur. Un homme, son oncle supposa-t-elle, avait perdu ses bras. Deux femmes, en uniforme de servantes, avaient été reléguées à la cuisine. Quant au majordome, il avait été enfermé dans l'armoire en guise de punition. Eleanor l'avait exilé dans le placard après s'être disputée avec Clifford. Ils n'étaient pas d'accord sur ce que devait faire et ne pas faire une jeune femme. Eleanor revendiquait sa liberté, liberté dont elle était privée au pensionnat.

Un objet attira son attention à travers la fenêtre au dernier étage de la maison de poupées. Elle le récupéra dans la chambre miniature et le manipula avec soin. C'était la montre à gousset de son oncle. Par un après-midi pluvieux, il lui avait montré des tours de magie pendant une heure,

faisant passer la montre de poche en poche comme s'il la tenait par un fil invisible.

« Devine dans quelle poche elle est maintenant ?

— Celle-ci ?

— Non, tu t'es encore trompée ! »

Elle se dit que c'était l'un des plus beaux souvenirs qu'elle avait de son oncle. La plupart du temps, il se montrait très distant avec elle. De plus, il était souvent absent et se rendait fréquemment à l'étranger pour ses affaires. Enfant, elle ignorait tout de ses activités, d'ailleurs elle n'en savait guère plus à présent. Après une brillante carrière au sein de l'armée, il avait pris sa retraite assez jeune. Ce qu'il avait fait ensuite restait un mystère pour elle.

Elle soupira et mit la montre dans sa poche, heureuse d'avoir au moins un joli souvenir.

En refermant la maison de poupées, Eleanor songea qu'elle ne s'était jamais sentie chez elle dans cette grande demeure qui lui appartenait désormais. Pourrait-elle y trouver ce qu'elle cherchait depuis si longtemps ? Un foyer, un sentiment d'appartenance ? Tout à coup, elle se sentit aussi oppressée que dans la minuscule cabine dans les airs. Elle avait dit à Clifford qu'elle voulait mettre de l'ordre dans ses pensées après le long voyage. *Foutaises* ! C'était criminel de rester seule avec ses pensées dans cette chambre. Dehors, elle se sentirait en sécurité, dehors, elle pourrait s'évader. Il fallait qu'elle sorte à tout prix.

Quand elle arriva en bas de l'escalier, Clifford apparut.

— Êtes-vous suffisamment reposée pour rencontrer le reste du personnel, madame ?

— Rencontrer le personnel ?

Elle repensa immédiatement aux servantes anonymes dans la maison de poupées.

— Non, Clifford, je crains de ne pas être suffisamment reposée. Vous me présenterez le personnel plus tard.

Elle passa une veste, se débattit avec les boutons d'une main et ouvrit la porte de l'autre. Clifford lui barra la route.

— Madame, la nuit tombe. Il est imprudent de sortir la nuit. Il y a plusieurs...

Plusieurs quoi ? Elle ne le sut jamais. Prenant son chapeau au passage, elle sortit dans le crépuscule, ignorant les mises en garde du majordome.